Les Fades

Au détour d'un virage, la voiture fut soudain engloutie par un impalpable magma.

Arthur pila d'un vigoureux coup de frein, manquant de peu sortir de la route. Incrédule et stupéfait, il se retourna. Le rouge de la malle arrière disparaissait dans la brume… Haletant, jambes tremblantes, il sortit péniblement de sa Peugeot et s'appuya au capot pour reprendre son souffle.

Puis il fit quelques pas au hasard, qui l'amenèrent aux limites du goudron. Au-delà, un océan d'inconnu se dressait. Il avança encore. Une masse sombre et hostile s'érigeait devant lui. Il tendit la main, faillit glisser dans l'herbe détrempée, distingua enfin les arêtes rugueuses d'un rocher. Faillit s'y entailler la paume, tellement il ressentait le besoin de se raccrocher à quelque chose de solide et de réel.

Ses yeux s'habituèrent peu à peu à cette luminosité opaque. Bientôt, il put distinguer, au travers de l'opalescence immobile, trois ou quatre silhouettes squelettiques sur le côté opposé de la route. Des arbres. Il retourna à son véhicule et s'assit sur le siège arrière, pour consulter ses cartes. Il n'était que six heures, mais la nuit tombait vite dans les fonds de vallée. Voyons, on venait de passer Malompèze et sa petite chapelle romane. On devait être à mi-chemin de Clermont. Encore une grosse heure et il se retrouverait dans sa petite maison, entre femme et bambins. Trois heures… par beau temps, oui. Mais là…

Repassant derrière le volant, il enclencha la première et démarra doucement, ne quittant pas des yeux le bord de la route. Un bref coup d'œil aux cadrans : l'aiguille tremblotait sur le 10 ! Impossible d'aller plus vite. Il prit son mal en patience. Il remit le compteur journalier à zéro. Pour voir. En un quart d'heure, il n'avait pas fait deux kilomètres.

Les profondeurs lointaines s'obscurcissaient lentement. Il alluma ses phares, dont le puissant reflet dressa devant lui un mur aveuglant, se mit sagement en codes et continua de progresser avec prudence.

La route de montagne étant très sinueuse, il ne s'étonna pas de tourner à maintes reprises. Mais il s'aperçut soudain qu'il montait. À quelques vibrations dans le volant, il devina qu'il roulait désormais sur un chemin de terre. Bien sûr ! Il avait dû bifurquer sans s'en rendre compte. Que faire ? Demi-tour ? Il s'arrêta, descendit, constata l'étroitesse de la voie, renonça à son idée.

Et décida de boire la coupe jusqu'à la lie… Ce maudit chemin devait bien mener à un croisement, un hameau, une maison où il pourrait manœuvrer. Quoique… S'il procédait à la descente comme à la montée, en tournant systématiquement à droite, il risquait fort d'explorer toute la montagne ! Désormais il était entouré de chaque côté de murailles irrégulières et déchiquetées. Il devait être entré dans une épaisse forêt. On montait toujours…

— À la première maison, je m'arrête et j'attends que ça passe. Je téléphonerai, autrement Babette va se faire un sang d'encre…

Puis les arbres se raréfièrent, comme s'ils s'écartaient de la piste. L'œil inquisiteur d'une lune blafarde semblait suivre avec cynisme les évolutions du pauvre Arthur. L'obscurité nocturne du fond de vallée se transformait peu à peu en un voile iridescent, découvrant des formes plus lointaines…

Une masse grise et inquiétante se dressa au bout de la route, grossissant lentement au fur et à mesure de son approche hésitante. Quand les phares détaillèrent enfin un mur de grandes pierres de taille appareillées avec soin, il s'arrêta.

Arthur descendit. Il regarda l'heure – celle de son arrivée ordinaire, ouf, il n'était pas trop tard. Il appela sa femme, l'informant de la situation. Tout en parlant, il examinait les environs. Un maigre chemin bordé de fossés, un pauvre terre-plein devant une porte de grange. Il jeta un œil aux environ. Si sur la butte, le regard portait à quelques mètres, il supposa que plus bas, la situation ne s'était guère améliorée. Il se résigna :

— Si j'essaye de rentrer maintenant, je vais me perdre à nouveau ! Je vais tranquillement attendre demain matin ! Fais la bise aux petits, et dors bien. Bisous !

Arthur frissonna, enfila sa parka, alla prendre la vieille couverture de déménagement dans le coffre, puis, après avoir par habitude verrouillé les portes, s'installa le plus confortablement possible sur la banquette arrière, rêvassa quelques instants… et la fatigue prit le dessus.

Il fut réveillé en sursaut par un bruit métallique. Le cœur battant, il réalisa que quelqu'un frappait à une vitre, en même temps que le faible rayon d'une lampe électrique fouillait l'intérieur de la voiture.

Une voix féminine s'éleva dans l'obscurité…

— Monsieur ? Monsieur ? Ça va bien ?

Il s'extirpa de la couverture, abaissa les taquets de sécurité. Le bruit électromécanique des quatre serrures se déclenchant en même temps le ramena à la réalité.

Une jeune fille en robe de chambre, hâtivement couverte d'une grande écharpe noire, s'excusait presque.

— Je suis confuse de vous avoir réveillé, monsieur. Mais il ne vient presque jamais personne, ici, surtout en pleine nuit. Alors, quand j'ai entendu un bruit de moteur, je me suis inquiétée…

Vieux réflexe de citadin :

— Excusez-moi, je ne savais pas que c'était une propriété privée…

Renversant la tête en arrière, elle éclata d'un rire de cascade fraîche qui fit frissonner Arthur de la tête aux pieds. Une elfe, pensa-t-il.

— Mon Dieu, je vais réveiller grand-mère. Allons, ne restons pas dehors. Venez vous chauffer cinq minutes. Mais faites doucement, s'il vous plait.

Ils pénétrèrent dans une pièce obscure. Une ampoule exsangue pendait au-dessus de la table à manger, comme épuisée d'avoir à repousser tant de pénombre à elle seule. La jeune fille, sans quitter son châle, tisonna les cendres d'une grande cheminée, y posa quelques branches sèches, puis s'empara d'un *bufador*[1] pour ranimer le feu. Bientôt une flamme claire s'éleva. Elle se dirigea alors vers une vieille cuisinière, alla sous l'évier tourner le robinet de la bouteille de gaz. Puis ôta son étole de laine noire et se tourna vers son hôte en ébrouant une longue chevelure vénitienne. Elle chuchota :

— Je peux vous proposer du thé, du café, de la verveine ou de la menthe fraîche du jardin.

Arthur ne put répondre tant il était suffoqué. Avait-il jamais rencontré une plus belle – il hésita - fille, femme, fée ? Elle était tout à la fois. En même temps adolescente et adulte, naïve et extrêmement féminine, cristalline et bien charnelle…

Elle ne s'aperçut pas de son trouble – ou eut l'extrême délicatesse de ne pas le remarquer. Il balbutia :

— Ou ah et bé si c'est de la verveine du jardin…

— Asseyez-vous, je vous prie !

Elle alluma le gaz, se saisit d'une casserole sur l'évier, la remplit d'eau, posa sans bruit le récipient sur le feu. Ouvrant avec douceur une des portes d'un vieux et haut buffet, elle prit deux énormes bols et un sucrier, en évitant de les entrechoquer, les installa sur la table de bois. D'une grande boîte elle tira quelques feuilles de verveine qu'elle laissa tomber avec légèreté dans les bols, puis versa dessus l'eau frémissante.

Tout ce temps, Arthur était resté béat, admirant les gestes souples et gracieux de la jeune fille. Il ne détailla pas le sol en larges dalles de pierre, les chaises de paille élimées, l'évier et la cheminée de pierre, les poutres noircies par la fumée. Il essuya même, à sa grande honte, un peu de salive échappée de sa bouche ouverte, d'un index replié et rageur.

La jeune fille s'assit, sucra sa tisane de trois petits blocs roux, touilla délicatement. Elle entoura le bol de ses mains longues et fines, précautionneusement, comme un calice, et le porta avec une lenteur cérémoniale à ses lèvres. Immobile, Arthur était toujours fasciné. Elle but une petite gorgée, ferma les paupières de plaisir, puis les rouvrit en jetant dans les yeux d'Arthur un regard à la fois innocent et pénétrant. Elle inclina gentiment la tête :

— Vous ne buvez pas ?

Arthur s'empara de son bol, se brûla les paumes, renversa un peu de liquide sur la table. Se mit à boire sans même sucrer. Sans quitter ces yeux verts – ou bleus – transparents – plus tard, il ne saurait pas dire.

Il s'ébouillanta le gosier, sans même s'en rendre compte.

---

[1] Branche de sureau dont on a enlevé la moelle tendre (qui se consomme… Albert et Fanny [*Le sureau*], étonnamment, ne le savaient pas), et dans laquelle on souffle pour attiser le feu.

— Vous allez bien, monsieur ?

— Euh oui ouui ça va très bien…

— Vous voulez grignoter quelque chose ?

Sans attendre sa réponse, elle sortit du bahut un peu de pain bis et une assiette de fromages. Arthur apprécia la saveur de ce Salers à la croûte épaisse…

— Maintenant, il va falloir que j'aille me coucher. Je travaille très tôt demain. Hélas, je ne peux pas vous proposer un lit… Grand-mère est à l'étage, et moi je dors ici, chuchota-t-elle en désignant sa couche sous l'escalier. Voulez-vous que je vous prête une couverture ?

Il comprit que, sans le mettre dehors, elle n'envisageait même pas qu'un homme pût coucher sous son toit.

— Euh, non merci bien, je me débrouillerai, vous êtes, vous êtes trop gentille, je ne sais comment vous remercier, excusez-moi encore de vous avoir réveillée…

— Vous avez l'air d'aimer la verveine. Laissez-moi vous offrir un petit flacon de cordial que je fais moi-même selon la recette de ma grand-mère. Ça vous réchauffera si vous avez un coup de froid…

Elle se leva pour prendre une fiole parmi d'autres dans le bahut, l'enveloppa dans une feuille de papier pelure et la lui tendit en inclinant la tête. Irrésistible et désarmante.

Il serra instinctivement le petit trésor sur son cœur.

Elle ne lui tendit pas la main, et lui non plus. Elle se contenta de lui faire un petit signe du pas de la porte. Et celle-ci se referma doucement. Il attendit que la lueur qui filtrait par les vieux volets disparût.

Sans bruit, il ouvrit sa portière, cala la petite bouteille dans le vide-poche avec un vieux chiffon, puis passa derrière et s'enroula dans la couverture. La lune était à son zénith. Il glissa avec volupté dans un sommeil peuplé de fées, de nains, d'elfes et de vapeurs fuligineuses…

Un bon petit soleil le réveilla. Légèrement ankylosé, il s'extirpa de son véhicule en s'étirant. Quelle vue fabuleuse sur les montagnes environnantes ! Il voulut faire le tour de la maison – une bâtisse trapue prolongée d'une longue grange. Les hautes herbes trempées de rosée l'en empêchèrent.

Pas de signe de vie, portes et volets clos. Il hésita. «Elle » avait dit qu'elle se levait très tôt, « Elle » devait être aux champs. Il s'aperçut qu'il ne savait ni son nom, ni son prénom, ni où il était… Il renonça à déranger la grand-mère de si bonne heure juste pour remercier.

Il rangea soigneusement la couverture dans le coffre, fit un demi-tour laborieux, puis entama sa descente. L'étroitesse du chemin, les fossés qui le bordaient, puis le précipice qui s'abîmait à sa droite à la sortie de la forêt lui glacèrent rétrospectivement les sangs. Comme il avait bien fait d'attendre !

Il rejoignit en quelques temps la civilisation, traversant Monsac, le village qui succédait à Malompèze sur la route de Clermont. Il arriva sans plus d'encombre à la maison. Prit une bonne douche, un solide déjeuner et raconta son aventure à Babette. Il eut l'impression que ses joues, bien malgré lui, s'enflammèrent légèrement quand il essaya de décrire tant bien que mal l'apparition dans la nuit…

Au bureau, il eut un mal fou à se mettre au travail – le regard limpide, la silhouette gracieuse, les longues mains fines, l'ondoyante chevelure ne le quittèrent que quand l'urgence d'un appel du président l'obligea à se concentrer.

Le hasard fit qu'il reprit la même route le surlendemain. Retournerait-il à « la ferme » ? Mais pourquoi ? Il était marié, fidèle et toujours amoureux. Malgré tout, le souvenir délicieux fut le plus fort. Il s'arrêta à Malompèze et consulta sa carte. En bon randonneur, il n'eut aucun mal à repérer l'itinéraire – à droite systématiquement à partir du village, un chemin à flanc de coteau, une forêt, un sommet, une maison au bout du cul-de-sac. Et un nom. *Les Fades*[2].

Se donnant à lui-même un prétexte, il pénétra dans une boulangerie. La vendeuse était rubiconde et fort aimable.

[2] Voir note 20 page 30.

— J'ai entendu dire qu'il y avait encore quelques maisons à vendre, se risqua-t-il.

— Oh, voui, bien sûr, en cherchant bien, on trouve toujours. Café ou chocolat, les éclairs ?

— On m'a parlé des *Fades* – dit-il en rougissant presque.

— Ah oui, les Fades, là-haut ? Vous êtes pas le premier ! Ah ça, y a une vue superbe. Enfin, qu'on m'a dit, passque moi, j'y suis jamais allée, vous savez, moi, les ruines, c'est pas mon truc. Mais c'est très venteux, pauvre. Et *pouis*, vous en aurez pour *que'ques miyions* de restauration, qu'on m'a dit. Les camions peuvent pas y monter, tellement le chemin, il est étroit. Déjà, faudrait le refaire entièrement, ou alors tout amener par hélico ! Et ça, c'est pas donné. Enfin, qu'on m'a dit !

— Les ruines ? balbutia-t-il éperdu, en posant son billet de vingt euros sur le comptoir.

— Ben oui, qu'est-ce que vous voulez. Le mur de derrière s'est écroulé, qu'on m'a dit. Les camions montent pas, mais les voitures, si. Les gens se gênent pas pour se servir, vous savez ! Une maison inoccupée depuis plus de dix ans, vous pensez… Y a plus rien debout dedans. Voilà, ça fait huit euros quatre-vingts, monsieur. Monsieur ? Vos gâteaux ! Mais, Monsieur, reprenez au moins votre billet ! Monsieur !!! Mais, il lui en manque un bout, à celui-là ?

Plantant là une pâtissière interdite, tenant le carton de gâteaux d'une main et le billet dans l'autre, Arthur, hébété, retourna à sa voiture.

La pâtissière le poursuivit, frappa à sa vitre. Il la transperça d'un œil tellement atone qu'elle recula, effrayée, posa la boîte sur le toit du véhicule et décampa vers sa boutique.

Il se saisit à nouveau de la carte, vérifia soigneusement. Pas d'erreur possible. Les Fades… *Les fées* ? Il n'avait pas rêvé ! Cette gêne à la gorge ? La tisane brûlante ou… le début d'une laryngite suite à sa nuit en montagne ?

Son regard tomba soudain sur le vide poche. Il hésita. La petite bouteille de verveine… Si elle était toujours là, son aventure n'avait rien d'un rêve. Mais alors, *qui* avait-il vraiment rencontré ? Il frissonna…

Le vieux chiffon le défiait. Arthur hésitait encore. Il l'attrapa enfin, le palpa, sentit une forme… Délicatement, il le déroula, les doigts bégayants, le cœur au bord du gouffre…

Le papier pelure était bien là, et la flasque de verre moulée de jolis motifs, pleine d'un liquide épais d'un vert profond… Ornée d'une petite étiquette un peu jaunie, délicatement calligraphiée à l'ancienne : Verveine…

Arthur partit d'un éclat de rire dément et sortit de sa voiture en hoquetant…

…Les gendarmes, alertés par la boulangère, le trouvèrent sur un banc à la tombée de la nuit, riant bêtement aux étoiles et bafouillant *les fades... les fades*… Impossible d'en tirer autre chose. Le médecin du canton, devant son air hagard, ne trouva rien d'autre à diagnostiquer qu'un profond « état de choc » et recommanda une visite au CHU. Les pandores durent extirper eux-mêmes le portefeuille de la poche arrière du pantalon du malheureux. N'ayant pu prévenir son épouse – le téléphone ne répondait pas – ils décidèrent de le faire ramener chez lui en ambulance, tout en continuant d'essayer de la joindre tous les quarts d'heure.

Pendant ce temps, celle-ci, rentrée de chez une amie depuis peu, emballait innocemment les cadeaux pour l'anniversaire de son mari. Mais elle avait beau recompter, il lui en manquait un…

Le téléphone sonna. En allant décrocher, elle se frappa le front en s'exclamant :

— Mon Dieu, je l'avais bien calée dans le vide-poche de la voiture, pour ne pas la casser. J'espère qu'Arthur ne va pas tomber dessus ! J'ai mis tellement de temps à en trouver, de cette verveine artisanale qu'il adore ! La petite bouteille est si mignonne. Voilà, voilà, j'arrive. Allo ? C'est elle-même ! Bonsoir monsieur…

Philippe BUCHERER

Dernières nouvelles du diable